

## **Une journée de Princesse**

- A ce soir, Princesse !, me dit Djibril en m'embrassant avec délicatesse dans le cou.

Le garçon s'amusa de l'émotion provoquée par son baiser dans mon corps fragile. Les pupilles de mes yeux se dilatèrent et ma tête resta figée pendant de longues secondes. Il renouvelait ce geste d'affection tous les matins et me surprenait à chaque fois, inspirant avec plaisir le parfum citronné sur sa poitrine.

Retrouvant mes esprits, je le vis sortir dans la rue. Il rejoignit d'autres écoliers en uniforme, short vert foncé et chemise blanche à fins carreaux, puis s'éloigna en m'adressant un signe de la main.

La lumière du soleil était déjà haute dans le ciel et inondait de sa clarté le quartier de Makèpè Missokè, au nord-est de l'agglomération de Douala. Les chiens sortaient de leurs abris, les mendiants se levaient derrière les palissades de fortune où ils avaient passé la nuit. J'étais impatiente de ressentir l'animation de la ville. Depuis que Djibril m'avait installé près de la fenêtre de la chambre au premier étage, je pouvais admirer le spectacle quotidien de la rue, observer et écouter ses habitants, et parfois prendre part aux conversations.

Les premiers coups de klaxon retentirent. Un chariot qui transportait des régimes de banane, des mangues et ananas, s'était renversé. Le pauvre commerçant courait en tous sens pour ramasser les fruits dispersés. Les chauffeurs l'apostrophaient, les motos-taxis roulaient sur les mangues éventrées. Dans son dos, des enfants lui dérobaient des ananas qu'ils glissaient dans des grands sacs en jute. « Pousse-toi, sale paysan ! Tu vas me faire perdre mes clients », cria un conducteur de taxi jaune. Je ne pus m'empêcher de répéter cette phrase. « Pousse-toi, sale paysan ! ». Le commerçant enrageait. Etre traité de la sorte était trop dégradant, il devait réagir. Il chercha la personne qui avait prononcé ces mots et regarda le taxi. Je répétais « Pousse-toi, sale paysan ! ». Le commerçant épuisé ne savait plus où donner de la tête, il avait l'impression de devenir fou.

Des policiers arrivèrent dans un tumulte de cris. Ils poussèrent le chariot sur le trottoir et dégagèrent le passage, à la grande satisfaction des automobilistes et des motards. Je ne parvins pas à comprendre la conversation des policiers avec le commerçant en sueur, le bruit des moteurs couvrait leurs paroles. Je vis un échange de poignée de main avec un kolo, un billet de mille francs CFA, et le sourire satisfait des représentants de l'ordre.

Madame Célestine souleva les rideaux métalliques de son salon de coiffure. Sur les affiches de sa vitrine, des femmes arboraient des chevelures magnifiques, lisses ou crépues, dans des teintes noires ou colorées. Je me dis qu'il fallait que je demande à Djibril de m'emmener dans ce salon, j'étais certaine de trouver une nouvelle allure en confiant ma tête à Madame Célestine.

Les premières clientes se pressaient déjà, déposées par des motos-taxis. « Verse-moi là », dit l'une d'elles pour indiquer au chauffeur de la déposer devant le salon. Je répétais l'expression plusieurs fois. Je m'amusai à prononcer ces trois syllabes. « Princesse nous accompagne », dit Madame Koumba en se tournant vers ma fenêtre. Comme tous les jours, elle recouvrait la moitié du trottoir avec un vieux tapis et déballa sa marchandise. Bouteilles en plastique remplies de cacahuètes, sacs de piment, manioc, salade, vieilles tomates, pains et brioches, tissus colorés et de multiples bibelots en fil de fer tordu, étaient présentés avec soin. La vieille femme s'assit sur son tabouret en bois et commença à interpellier les passants. Plusieurs lui achetèrent des articles. « Une bonne journée, Princesse, je sens que nous allons avoir une bonne journée ! », s'exclama-t-elle, attendant ma réponse. Je l'aimais beaucoup. Elle savait me flatter et je me sentais importante. Je clamai « Bonne journée » à tous ceux qui passaient. Ils s'arrêtaient, étonnés, à la recherche de la personne qui avait capté leur attention et leurs regards rencontraient celui de Madame Koumba qui leur tendait un pain ou des fruits et les persuadait à les acheter. Notre collaboration était bonne, j'étais fière de l'aider et le soir elle me récompensait en donnant des arachides ou des fruits à Djibril qu'il déposait près de moi.

Monsieur Joseph gara sa mobyette sur le trottoir d'en face. Il ouvrit les portes de son magasin, un mini-supermarché à peine plus grand que ma chambre, rempli du sol au plafond de produits alimentaires, de sodas, de pommes de terre, de gros sacs de riz, et même un petit frigidaire pour conserver le poisson frais que le propriétaire de cet établissement pêchait à l'aube dans les entrailles du fleuve Wouri.

Une dizaine de femmes attendait patiemment leur tour pour entrer. C'étaient des cuisinières qui venaient chercher de quoi remplir les marmites des cantines du quartier. Tous les habitants raffolaient des assiettes de poulet grillé à la sauce épicée, accompagnées de légumes frits et de banane plantain, servies dans la rue. Djibril disait que c'était le meilleur restaurant du Cameroun, et même peut-être de toute l'Afrique centrale.

La chaussée était à nouveau bloquée par un embouteillage. Avec la chaleur, la pollution rendait l'air irrespirable. Pour lutter contre la lassitude de ce stationnement imposé, chaque véhicule augmentait le volume de sa radio. Toutes les chansons, toutes les voix et les rythmes se mélangeaient en une gigantesque cacophonie. Je ne comprenais plus rien aux conversations, je voyais Madame Koumba s'approcher des occupants des taxis pour vendre des bouteilles de cacahuètes. Monsieur Joseph embaucha au pied levé des jeunes garçons alanguis contre les murs de son magasin pour qu'ils vendent des mini-ventilateurs « made in China » et des bouteilles d'eau aux automobilistes qui transpiraient.

Un bus surgit à l'angle de la rue, certainement perdu dans ce quartier, et s'immobilisa. Le chauffeur sortit, suivi de plusieurs passagers. Ils comprirent qu'ils étaient bloqués et que cette situation allait durer longtemps. Une formidable aubaine pour le commerce ! Tous les vendeurs ambulants se précipitèrent vers eux. La voix forte d'un homme en costume clair, assis dans le fond du bus, demanda avec autorité à tout le monde de se pousser pour le laisser sortir. Tous s'écartèrent de ce monsieur qui semblait important. Il tenait à la main une mallette de cuir sombre et portait une montre aux reflets éclatants. « Laissez-moi passer, je dois me rendre à un rendez-vous important », criait-il. Je tombai sous le charme de ce bel homme qui portait avec majesté un nœud papillon rouge. Je repris ses propos avec gourmandise. Madame Koumba éclata de rire. « Tu as reconnu ton prince, jolie princesse ? ». Je rentrai la tête dans mon cou et je détournai le regard. Mon seul prince était Djibril. Mais je pouvais quand même apprécier les beaux hommes que le hasard conduisait sous ma fenêtre.

En milieu d'après-midi, des nuages sombres annoncèrent l'orage. L'électricité était palpable. Deux grosses voitures débarquèrent. Tout le monde reconnut le logo de la communauté urbaine de Douala sur les portières. De jeunes femmes blanches en robes fleuries, accompagnées d'hommes noirs en tenue de bureaucrate, avec des costumes croisés sombres et des boutons de manchette brillants, s'avancèrent dans la rue. Elles prirent des photos des maisons et des commerces. J'entendis qu'elles parlaient d'un projet d'aménagement du quartier pour nous protéger des terribles pluies de la mousson qui se transforment en torrents de boue et de déchets.

Monsieur Joseph montra les traces de la grande inondation de 2016, à mi-hauteur de l'entrée de son magasin. Ce souvenir restait un cauchemar pour les habitants. En quelques heures, l'eau trouble était entrée dans les maisons et s'était répandue dans les ruelles adjacentes, emportant

toutes les bicoques en tôle. Sa puissance avait soulevé les véhicules et renversé les poteaux électriques. Les habitants avaient ramassé en hâte leurs maigres biens et s'étaient réfugiés sur les toits des immeubles. Ils avaient assisté, pendant plusieurs jours, aux effroyables conséquences d'une urbanisation anarchique et non respectueuse des caprices de la nature.

« Il faudrait réaliser très vite les premiers travaux sur les réseaux d'évacuation des eaux de pluie, cette rue est très menacée », dit l'une des femmes aux hommes. Je fus saisie de frayeur et je répétais « Très menacée, cette rue est très menacée ! ». Le groupe de visiteurs chercha la personne qui leur parlait. Madame Koumba leur dit que c'était moi, Princesse, qui les observait. Les femmes rirent et me firent des signes amicaux, puis elles repartirent chargées de plusieurs bouteilles de cacahuètes. Dès qu'elles remontèrent dans les véhicules, le ciel se déchira et la pluie tomba à grosses gouttes. Les passants s'abritèrent sous la devanture des boutiques, les commerçants ambulants remballèrent leurs étals dans la précipitation. Monsieur Joseph grimpa sur une échelle pour atteindre un carton coincé en haut d'une étagère de son magasin et accrocha, devant sa porte, une affiche indiquant une promotion spéciale sur les parapluies.

J'aimais ces instants, quand l'eau tombait sur le sol sec et chaud. L'odeur du sang des pierres, qui annonçait la fin de la saison sèche et l'arrivée de la pluie. Je fermai les yeux et replongeai dans mes souvenirs d'enfance, parmi mes parents et mes amis. Je retrouvais les lueurs, les sons et les odeurs de la jungle. Là-bas, nous ne craignons pas l'eau, elle était le cycle de la vie, elle renouvelait notre environnement. J'éprouvais souvent de la nostalgie pour cette période enchantée, loin du tumulte des moteurs et de la pollution de la ville.

L'orage avait cessé. La rue et les trottoirs étaient parsemés de flaques profondes et boueuses. Les voitures défilèrent à nouveau, puis les motos-taxis qui contournaient avec soin les pieds-de-poule emplis d'eau de la chaussée pour éviter de salir les chaussures de leurs passagers. Je guettai le retour de Djibril. J'espérai qu'il avait pu s'abriter pendant l'orage pour conserver son uniforme intact. Je le vis apparaître au bout de la rue, entouré de ses amis, sautant entre les flaques avec insouciance. Ses jambes et son short étaient ornés de tâches marrons et ses chaussures étaient endommagées. Il était incorrigible. Le groupe s'arrêta dans le mini-supermarché de Monsieur Joseph pour acheter des glaces au sirop de fraise. Djibril traversa et aida Madame Koumba à écarter la boue du trottoir avec un balai pour qu'elle puisse réinstaller son tapis. Elle lui donna des graines de tournesol et des fruits.

Je l'entendis courir dans l'escalier. Il entra dans la chambre, jeta son cartable sur le lit et s'approcha de moi. Il me caressa le cou et le sommet de ma tête. Djibril découpa les fruits en petits morceaux et les posa dans mon assiette, à côté de la coupelle remplie d'écorces. Il me regarda les dévorer. « As-tu passé une bonne journée, ma Princesse ? ». Je répétais cette phrase avec malice, comme un perroquet. Ce que j'étais. Un perroquet Jaco, au beau plumage gris, la tête écaillée de blanc où perçaient des iris jaunes envoûtants. Je dansai sur le trapèze de ma cage en faisant ondoyer ma queue rouge. Je captai l'attention du jeune garçon en dilatant mes pupilles pour le séduire et l'entendre prononcer une nouvelle fois mon nom : Princesse.